

Die Deutung der mittelalterlichen Gesellschaft in der Moderne, hg. von Natalie Fryde, Pierre Monnet, Otto Gerhard Oexle, Leszek Zygmier, Göttingen (Vandenhoeck & Ruprecht) 2006, 317 p., 16 ill. (Veröffentlichungen des Max-Planck-Instituts für Geschichte, 217), ISBN 978-3-525-35870-2, EUR 45,90.

rezensiert von/compte rendu rédigé par
Klaus Oschema, Heidelberg

L'ouvrage à présenter réunit les contributions de la dernière d'une série de conférences organisées par le Max-Planck-Institut für Geschichte en collaboration avec la Mission historique en Allemagne, le British Council et la Polska Misja Historyczna. Il conclut un tour d'horizon sur la question de »La mémoire culturelle des sciences [historiques] à l'époque moderne« qui restera, malheureusement, à jamais incomplet sous forme de livre, les actes de la deuxième conférence »Justice, pouvoir et violence au Moyen Âge« n'ayant pas été publiés. Mais on ne regrettera pas seulement l'absence du deuxième volet dans ce triptyque: avec la fermeture en 2006 du seul Max-Planck-Institut consacré à l'histoire générale, une coopération fertile entre les instituts historiques de plusieurs nations touche désormais à sa fin. Ceci est d'autant plus regrettable que la communauté internationale des historiens, et en particulier des médiévistes, à Göttingen avait su créer un lieu de contacts et d'échanges fertiles.

Cette fertilité, mais aussi la nécessité de poursuivre la discussion internationale se reflètent dans les contributions du présent ouvrage. Chacun des auteurs se concentre sur une tradition historiographique nationale, parfois dans une perspective comparative (p. ex. Chris Wickham dans son analyse des interdépendances entre l'appropriation du haut Moyen Âge et la construction d'un imaginaire national dans différentes traditions européennes: »The early middle ages and national identity«, p.107–122). Le lecteur découvre donc un panorama de diverses approches spécifiques aux traditions nationales en ce qui concerne l'analyse des pratiques et de l'organisation des sociétés médiévales – ou plutôt du Moyen Âge dans son ensemble dans un bon nombre de textes. Après une brève introduction rédigée par Pierre Monnet (p. 9–13), Otto G. Oexle ouvre le volume avec une synthèse concise des réflexions sur les conditions de la construction historiographique du Moyen Âge et le développement des approches dominantes dans la tradition allemande (p. 15–60).

Hervé Martin (p. 61–86), en se livrant à une démonstration des différentes possibilités de s'approcher d'un corpus de textes concret – à l'occasion un choix de sermons français des XIV^e et XV^e siècles –, qu'il analyse successivement sous l'angle de la culture, des mentalités et de l'idéologie, fait donc quelque peu exception dans l'ensemble. Natalie Fryde (»Concepts of Medieval Society«, p. 87–105) rétablit l'accent sur l'analyse réflexive en s'interrogeant sur la réception des grands courants théoriques et méthodologiques de l'historiographie continentale dans la tradition britannique. Celle-ci serait dominée par un mélange particulier réalisé entre l'histoire sociale et l'histoire constitutionnelle dont les

racines remontent à l'époque victorienne. Le cas anglais domine également les contributions de David Crouch sur »les origines pragmatiques de l'histoire sociale britannique« (p. 123–145), qui évoque entre autres les effets du conflit entre une histoire »littéraire« populaire et des approches »empiristes«, et de Stephen H. Rigby sur l'application de la théorie marxiste à l'analyse du Moyen Âge (p. 147–180).

La présentation de Rigby montre en effet la valeur de la théorie marxiste pour la construction de catégories et de stratégies analytiques, tout en soulignant la nécessité de l'intégrer dans des approches pluralistes afin d'éviter le risque d'explications monocausales. Cette condition est également illustrée par trois études qui se consacrent successivement à l'image des Tchèques (Wojciech Iwańczak, p. 181–198) et de la Hongrie (Leszek Zygmier, p. 199–236) dans des travaux médiévistes polonais ainsi qu'à l'adoption forcée d'une idéologie marxiste dans la recherche historique en Pologne et ses conséquences pour la construction de l'image de la société polonaise au Moyen Âge (Stefan Kwiatkowski, p. 237–280). Ces panoramas, publiés en allemand, confèrent un intérêt particulier au volume, ne serait-ce qu'à cause de la barrière linguistique qui empêche un bon nombre de chercheurs d'Europe occidentale de suivre les discours internes des communautés scientifiques slavophones. Ils dressent un tableau détaillé de ces traditions, entre autres à travers une bibliographie parfois gigantesque (cf. le texte de Zygmier). En même temps ils témoignent du travail de désidéologisation qu'il reste encore à faire.

Ne citons que Kwiatkowski, qui parle initialement d'une »littérature de règlement de compte« (p. 237) des années après 1990. Lui-même propose un tableau des courants méthodologiques en Pologne entre 1945 et 1989 selon le critère de l'adoption ou le rejet de la théorie marxiste octroyée depuis les années 1940 – et le parti qu'il prend est bien clair. Pour lui, la rupture avec le Marxisme-Stalinisme n'était pas seulement nécessaire, mais elle fut en réalité un fait accompli pour »la sanior pars« de la communauté des médiévistes polonais, opposée au groupe des adhérents à l'approche marxiste avec ses effets simplificateurs et dogmatiques pour l'analyse historique. L'appareil terminologique choisi par Kwiatkowski implique pourtant une adhésion aussi décidée à des catégories interprétatives qu'il adopte pour sa description du développement historiographique (que veut dire »modernisme« exactement?) et son propre credo épistémologique quand il affirme: »Selon la méthodologie classique, la science historique possède un caractère empirique et ›reconstruit‹ le passé« (p. 280).

Cette présentation engagée montre bien les difficultés de réfléchir »sine ira et studio« sur l'histoire de la propre discipline et le lecteur parcourra avec un certain soulagement la synthèse d'Alexandre Escudier qui conclut le volume: à la place d'un nouveau dogmatisme, qui peut être compréhensible sur la base de certains effets sociopolitiques au sein de la communauté scientifique, mais qui ne modifie finalement que les catégories de la pensée, Escudier plaide »pour une histoire européenne comparée des imaginaires historiographiques modernes du monde médiéval« (p. 281–315). Ce qu'il développe sur un plan abstrait aboutit à une approche méthodologique qui complète le travail concret

de l'historien avec ses matériaux de l'époque par une réflexion consciente sur les facteurs qui déterminent les logiques »externe« et »interne« de ce travail. L'idée et ses développements ne prétendent pas à être originaux, mais la contribution d'Escudier semble particulièrement utile en ce qu'elle tire de l'ensemble des contributions précédentes une grille interrogatoire dont l'historien gardera conscience (p. 313 et suiv.). Elle conclut donc l'ensemble de l'ouvrage par un point d'interrogation – le tableau dressé pour les cultures historiques nationales ne saurait prétendre être un résultat final mais il incite à poursuivre le débat et les rencontres au-delà des frontières politiques, linguistiques – et de celles de l'ignorance mutuelle.